

REVENIR

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bannon, Judith, 1974-

Revenir

La trilogie des sœurs Reed

ISBN 978-2-89783-004-5

I. Titre

PS8603.A627R48 2017 C843'.6 C2017-940925-5

PS9603.A627R48 2017

© 2017 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Judith Bannon et Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

JUDITH BANNON

REVENIR

La trilogie des sœurs Reed



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

liaison.com, roman, 2016

#attraction, roman, 2016

@seduction, roman, 2017

Les 7 secrets de mon ex, roman, 2015

7 secrets plus intimes, roman, 2015

7 secrets à faire frissonner, roman, 2016

*Saint-Étienne-de-Beauharnois,
Un village pour lequel je ressens une affection particulière
Un peu parce que j'y suis née
Mais beaucoup parce que j'y ai vécu mon premier deuil
Un deuil aussi immense qu'impérissable
Dont la seule façon de colmater la déchirure
Était de l'immortaliser*

*Ce que j'ai fait,
En portant son nom...*

Jeudi 17 août

Je marche en compagnie de mes deux sœurs dans le stationnement de l'école d'arts martiaux mixtes située à Beauharnois. Le soleil projette ses derniers rayons sur le lac Saint-Louis, que nous apercevons de l'autre côté de la rue Saint-Laurent.

— Je gage ma brassière que tu ne viendras pas nous retrouver à la brasserie ! me défie Maëlle.

— Quel soutien-gorge es-tu prête à perdre ? m'intéressé-je avec un sourire amusé.

Sans égard au fait que nous nous trouvons dans un lieu public, Maëlle relève sa camisole bleue pour nous montrer son sous-vêtement garni de dentelle blanche.

— Il est super beau, constate Zara d'un regard admiratif. Tu ne l'aimes pas ?

— Certain que je l'aime, détrompe Maëlle. Mais je suis sûre que Kaciane ne viendra pas, donc je vais le garder !

Je m'immobilise près de mon véhicule.

— Je veux simplement aller porter ces boîtes à ma maison, puis je vous rejoins.

Je pointe le menton vers ma Civic blanche dont l'intérieur est rempli des derniers éléments du condo que je louais depuis

trois ans. J'avais prévu aller les récupérer demain avec ma mère, mais j'ai eu le temps de les ramasser avant de me présenter à notre entraînement hebdomadaire.

— Ta maison, répète Zara. Ça doit te faire drôle de mentionner que tu en possèdes une, pas vrai?

— Un peu, avoué-je en ressentant un bonheur immense.

— Est-ce que le copropriétaire de cette maison sera sur place? poursuit-elle d'un air circonspect. Car si c'est le cas, les chances que tu viennes au Vieux sont effectivement nulles!

Ma sœur a raison. Si Vincent y est, il me sera difficile de ressortir. Surtout que mon *chum* et moi avons hâte de marquer intimement chacune des pièces en y faisant l'amour, comme nous l'avons déjà évoqué à la blague.

— Vincent n'y sera probablement pas. Après notre rendez-vous chez le notaire cet après-midi, il m'a informée qu'il devait faire du repérage pour un nouveau contrat de surveillance rapprochée. Il ne savait pas pour combien de temps il en aurait.

— Mais pourquoi aller porter ces babioles tout de suite? s'oppose Maëlle. Tu peux le faire à la fin de la soirée lorsque tu auras l'aide de ton homme fort!

— Pour me libérer l'esprit avant de célébrer mon nouveau titre de propriétaire. Vous savez à quel point la force de l'esprit est importante!

— Oui, on le sait! confirme Maëlle en roulant les yeux. Maître Yang nous le répète assez souvent.

Elle courbe le dos et avance les lèvres en préparation d'une imitation qu'elle a souvent faite dans le passé.

— Quand vous combattez, débite-t-elle avec un accent asiatique, vous devez être en pleine conscience. Sinon l'adversaire vous frappera sans pitié et atteindra votre point le plus vulnérable...

— Votre âme! complété-je en chœur avec Zara.

— C'était censé être moi, ça? estime une voix à l'accent asiatique.

Nous nous retournons vivement et apercevons maître Yang, qui se tient à quelques pas de nous.

— Vous sortez de cette bâtisse parfois? s'émerveille Maëlle.

— Tu me fais penser aux élèves de la maternelle qui sont surpris de croiser leur enseignante à l'épicerie, relate Zara à voix basse.

— C'est la première fois que je vous vois à l'extérieur, persiste Maëlle, béate.

— J'ai un bon ami qui est de passage dans la région pour très peu de temps, explique notre maître en arts martiaux depuis notre enfance. Je vais à sa rencontre.

— À la brasserie du coin? s'informe Maëlle.

— Ne t'inquiète pas, Maëlle, je ne fréquente pas ce genre d'établissement. Tu pourras boire sans craindre de te faire surveiller par ton vieux maître. Bonne soirée, les siamoises!

Maître Yang nous a appelées ainsi dès notre premier cours, il y a près d'une vingtaine d'années. Même si nous sommes complètement différentes physiquement, il avait expliqué à nos parents avoir ressenti une énergie symbiotique entre nous.

Nous saluons ce vieux sage qui nous a appris à nous défendre autant qu'à garder la forme.

— Je vous quitte également, les filles, lâché-je. On se revoit plus tard.

J'ouvre ma portière.

— Bien hâte de voir ça! lance Maëlle.

— C'est Marc-Antoine qui anime le spectacle d'humour au Vieux ce soir, rappelé-je. Il n'y a rien pour me faire manquer ce gars!

— Et tu dois m'aider à trouver le nouveau mâle qui occupera mes nuits et partagera, un jour, ma propre maison! relate Zara en contournant sa Beetle blanche.

— Je serai là pour m'assurer que cette fois-ci, contrairement à la vingtaine de fois précédentes, tu le choisiras pour sa personnalité plutôt que pour son corps!

Je démarre ma petite berline en observant ma benjamine faire quelques pas avant de s'engouffrer dans son nouveau Jeep blanc, dont le toit est rabaissé. Deux hommes qui marchent sur le trottoir ralentissent le pas à la vue de cette belle blonde. L'un d'eux lui crie quelque chose. Ma sœur réplique en affichant une expression dure. Ils poursuivent leur route. Celui qui avait gardé le silence rit de bon cœur et tape sur l'épaule de son ami, qui s'est manifestement fait rabrouer par Maëlle. En voilà un autre qui pourrait ajouter son prénom à la longue liste des rejets masculins qui se sont frottés à elle. Je jette un œil à Zara. Comme moi, elle a observé la scène à partir de son habitacle. Elle roule les yeux au ciel en hochant la tête, puis me fait un sourire complice avant de quitter les lieux.

Je conduis dans la rue Saint-Laurent, puis tourne à gauche dans le chemin Saint-Louis. Je passe devant le Vieux Beauharnois, que je regarde brièvement, sachant que j'y serai dans près d'une heure, soit le délai nécessaire pour que j'aille déposer les reliques de mon condo à ma nouvelle maison. À l'endroit où j'ai décidé de vivre avec Vincent, l'homme que j'ai justement rencontré dans ce bar il y a trois ans.

Des images de notre première rencontre me reviennent en tête. Intimidée par ce grand gaillard qui buvait de la bière et me fixait de façon soutenue depuis plus d'une heure, j'avais finalement décidé d'aller lui parler.

— *Tu prévoyais en boire combien avant d'oser venir me voir?*

— *Je prenais le temps d'admirer la femme avec qui je vais passer le reste de ma vie.*

— *Ouch!*

J'avais pouffé de rire, puis amorcé un pas pour m'éloigner de ce bel homme au crâne rasé dont la phrase d'approche était trop quétaine pour que je m'éternise. Mais il m'avait retenue par le bras. Un toucher électrisant qu'il avait adouci en faisant jouer ses doigts sur ma peau.

— *Je voulais m'assurer de ton intérêt pour moi avant de t'approcher. Es-tu vraiment prête à m'avoir dans ta vie?*

J'avais ri de son intensité.

Mais je l'avais cru.

Je ralentis à l'approche du village de Saint-Étienne-de-Beauharnois. Depuis l'âge de trois ans, j'habite ce paisible coin de pays où les gens se rencontrent les soirs de semaine pour jouer – à la balle molle, au hockey ou aux *washers* – au parc adjacent à l'école primaire, où toutes les installations sportives et communautaires sont regroupées. C'est un monde chaleureux où la vie privée de chacun est respectée. Il était donc certain pour moi que, même si j'avais loué un condo à Beauharnois lorsque j'avais décroché le poste de directrice générale de la Fondation de l'hôpital de Valleyfield, je reviendrais vivre ici.

Un fait que Vincent avait rapidement compris.

Arrivée près du cœur du village, j'aperçois la maison familiale où j'ai vécu la majorité de ma vie. Située devant l'intersection de la rue de l'Église, qui mène entre autres à l'école, elle se trouve en angle avec le presbytère inoccupé depuis des années.

Je remarque que, contrairement à leur habitude, mes parents ont garé leurs véhicules dans la rue au lieu de les disposer dans l'allée double prévue à cet effet. Cette anomalie m'incite à leur

rendre visite. Je veux comprendre leur geste inaccoutumé et les aviser que j'ai définitivement fermé la porte de mon condo, de ma vie de célibataire, pour devenir officiellement une conjointe.

Les nombreux camions lourds qui roulent à contresens retardent ma possibilité de tourner dans l'allée de la résidence de mes parents. Je braque plutôt le volant à droite pour me diriger dans le stationnement de l'église où je gare mon auto près du bâtiment religieux. J'en sors rapidement, puis avance jusqu'à la route où j'attends plusieurs secondes avant de courir entre les véhicules qui dépassent largement la limite de cinquante kilomètres à l'heure.

Je marche sur la pelouse de cette maison canadienne ancestrale à quatre lucarnes. Dès que je pousse la porte, je m'écriis :

— Papa ? Maman ?

Aucune réponse. De la musique provient de la salle familiale. Les portes vitrées qui donnent sur cette grande pièce à ma gauche sont fermées. Une situation exceptionnelle. Les seules fois où je les ai vues closes étaient lors des rares occasions où mes sœurs et moi avions plusieurs amies à coucher et que nous nous installions à cet endroit plus vaste pour y passer la nuit.

J'ouvre une des deux portes. Je sens la chanson *Pieces* de Rob Thomas vibrer en moi. Il est évident que mes parents n'ont pas pu m'entendre à cause du volume élevé de la musique. J'hésite à entrer, craignant de les surprendre dans une situation embarrassante, surtout que la pièce est faiblement éclairée. Mes parents, deux médecins de profession, ont toujours été très amoureux. C'est clairement visible dans la façon qu'ils ont de se regarder, de se toucher et de se sourire de façon complice.

Plus jeunes, mes sœurs et moi étions parfois gênées de les voir s'embrasser avec tendresse ou avec fougue. Mais en vieillissant nous avons vu notre malaise se transformer en envie. Une convoitise saine qui nous permettait de croire que la vie à deux peut être remarquablement heureuse, même après trente années passées avec la même personne.

Je m'avance lentement. Bien que mes parents sachent que nous avions prévu aller à la brasserie ce soir, je suis certaine qu'ils ne prendraient pas le risque qu'une d'entre nous passe chez eux à l'improviste – comme c'est le cas présentement – et les surprenne en pleins ébats sexuels. Je les appelle de nouveau en faisant un autre pas, ce qui me permet alors de voir l'ensemble de la salle familiale, qui est une immense aire ouverte.

J'aperçois mon père, agenouillé près de ma mère allongée sur l'un des deux sofas. Les larmes que je vois couler sur le visage de l'homme qui a toujours fait figure de pilier font écho à la brûlante douleur qui me lacère les entrailles. Un haut-le-cœur me surprend lorsque mes yeux envoient un message clair à mon cerveau qui ne veut pas le traiter. Ou plutôt qui le traite, mais que mon cœur ne veut pas accepter.

Car mon père tient une seringue plantée au milieu de la poitrine de ma mère. J'enlève brusquement le cellulaire du haut-parleur portatif posé près de moi. La musique cesse instantanément.

— Papa, qu'est-ce que tu fais? crié-je fortement d'une voix accablée.

Son regard se pose sur moi. La surprise se mêle rapidement à la panique.

Je cours la distance qui me sépare d'eux.

— Papa! Arrête! le supplié-je.

Il enlève la seringue avant que j'y arrive.

— Non! m'écrié-je en touchant le visage paisible de ma mère, qui semble endormie. Non! Il faut composer le 9-1-1.

— L'appel est déjà passé.

— Mais... mais qu'est-ce que tu lui as fait? demandé-je d'un ton paniqué.

— Tu ne devais pas être ici.

Sa tête pivote rapidement vers le foyer. À deux reprises. Je jette un œil vers la cause de son comportement atypique. J'aperçois un cellulaire couvert d'un étui rouge placé sur le manteau de la cheminée.

— Personne ne devait être ici avant tard ce soir, débite-t-il d'un air défait.

Je positionne mes mains sur la poitrine de ma mère en vue d'effectuer un massage cardiaque. Mon père pose ses mains sur les miennes.

— Il est trop tard, Kaciane, m'informe-t-il d'une voix douce.

— Pourquoi? lâché-je d'une voix désespérée. Pourquoi l'as-tu...?

Je suis incapable de nommer l'acte qu'il a posé.

De le concevoir.

De l'accepter.

— Si elle avait été contre cette idée, crois-tu qu'elle m'aurait laissé faire?

Cette information me tétanise. Je prends conscience de ces paroles, de leur vérité cruelle. J'observe celle qui a toujours réussi à formuler les mots exacts pour m'apaiser. Mais qui ne peut pas le faire présentement. Qui ne pourra plus jamais le faire.

Pourquoi ma mère voulait-elle mourir?

Les phares d'un véhicule qui se gare dans l'allée éclairent brièvement la pièce.

Mon père jette un œil à sa montre.

— Je n'ai plus de temps. Écoute-moi bien, Kaci, ordonne-t-il en empoignant mes bras pour m'obliger à le regarder. Tu dois te cacher dans le *walk-in*. Les personnes qui vont entrer ne

doivent absolument pas te voir. En aucun cas, articule-t-il lentement. Je t'en supplie. Nous ne devons pas avoir fait ce sacrifice pour rien. Nous ne pouvons pas, ajoute-t-il en lorgnant du côté de ma mère.

J'entends les mots qu'il formule, mais je ne les comprends pas. Je ne comprends pas leur sens. Plus rien ne fait sens.

Sauf la douleur que je vois dans ses yeux et qui me déchire.

— Mais toi, tu seras où ?

Sans me répondre, il s'étend sur le sofa. Avec une seringue qu'il a prise sur la table. Une nouvelle seringue.

Remplie d'un liquide blanchâtre.

Je déduis la suite.

— Non, papa !

Je me jette sur lui. Il me serre dans ses bras.

— Ta mère et moi t'aimons énormément. Et tes sœurs aussi. Assure-toi de le leur rappeler. Notre famille est notre plus grande fierté.

Il pose des yeux attendris sur la photo familiale accrochée au-dessus du foyer, la bouche entrouverte, prêt à ajouter quelque chose, puis se ressaisit rapidement.

— Tu dois faire exactement ce que je te dis. Tout de suite. Et plus tard. Je t'aime, ma Kaci.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu veux dire par plus... ?

Au son de la porte d'entrée qui s'ouvre, j'interromps ma phrase.

Il me désigne la garde-robe d'un regard suppliant.

Je cours me cacher dans le *walk-in* qui est à cinq pas du sofa.

Je referme la porte, laissant une ouverture me permettant de voir ce qui se passe. J'aperçois mon père qui s'injecte le liquide dans la poitrine. Instantanément, son bras retombe mollement sur le côté. Je pose ma main sur ma bouche pour m'empêcher de hurler et tenter de contenir la douleur qui me déchire féroce-ment.

Quelques secondes plus tard, la salle familiale est envahie. Avec le peu de vision que j'ai, il m'est difficile de compter le nombre de personnes qui s'y trouvent. Aucune parole n'est échangée. J'en aperçois deux qui se penchent au-dessus de mon père, mais leur position m'empêche de distinguer leurs traits. D'autant plus qu'elles portent chacune une casquette et un masque médical.

L'un des visiteurs lève le chandail de mon père et l'accroche par-dessus sa tête pour le faire tenir, couvrant ainsi son visage. Spontanément, je m'inquiète pour sa respiration. Puis, je me rappelle douloureusement qu'il ne respire probablement plus. Mais il pourrait encore le faire. Si ces gens sont des ambulanciers, ils pourraient le réanimer. J'ai espoir que l'individu qui examine présentement sa poitrine cherchera à trouver une façon de le ramener à la vie, à la raison.

La main gantée flatte l'endroit où mon père a planté sa seringue. Je suis fébrile de voir l'homme entamer un massage cardiaque. Mais soudainement, à la lumière de la lampe sur pied, un scintillement se reflète sur l'outil que lui passe son camarade, un outil qui ne semble pas pouvoir aider mon père dans la situation actuelle.

Qui ne l'aide vraiment pas.

Incapable d'en voir plus, je me laisse lentement glisser le long du mur.

Je camoufle ma tête entre mes genoux, les serrant tout près de moi.

Je repense aux dernières paroles de mon père.

Je t'aime, ma Kaci.

Des paroles qu'il ne dira plus jamais. J'en suis maintenant certaine.

Car une personne munie d'un scalpel entaille présentement sa poitrine.